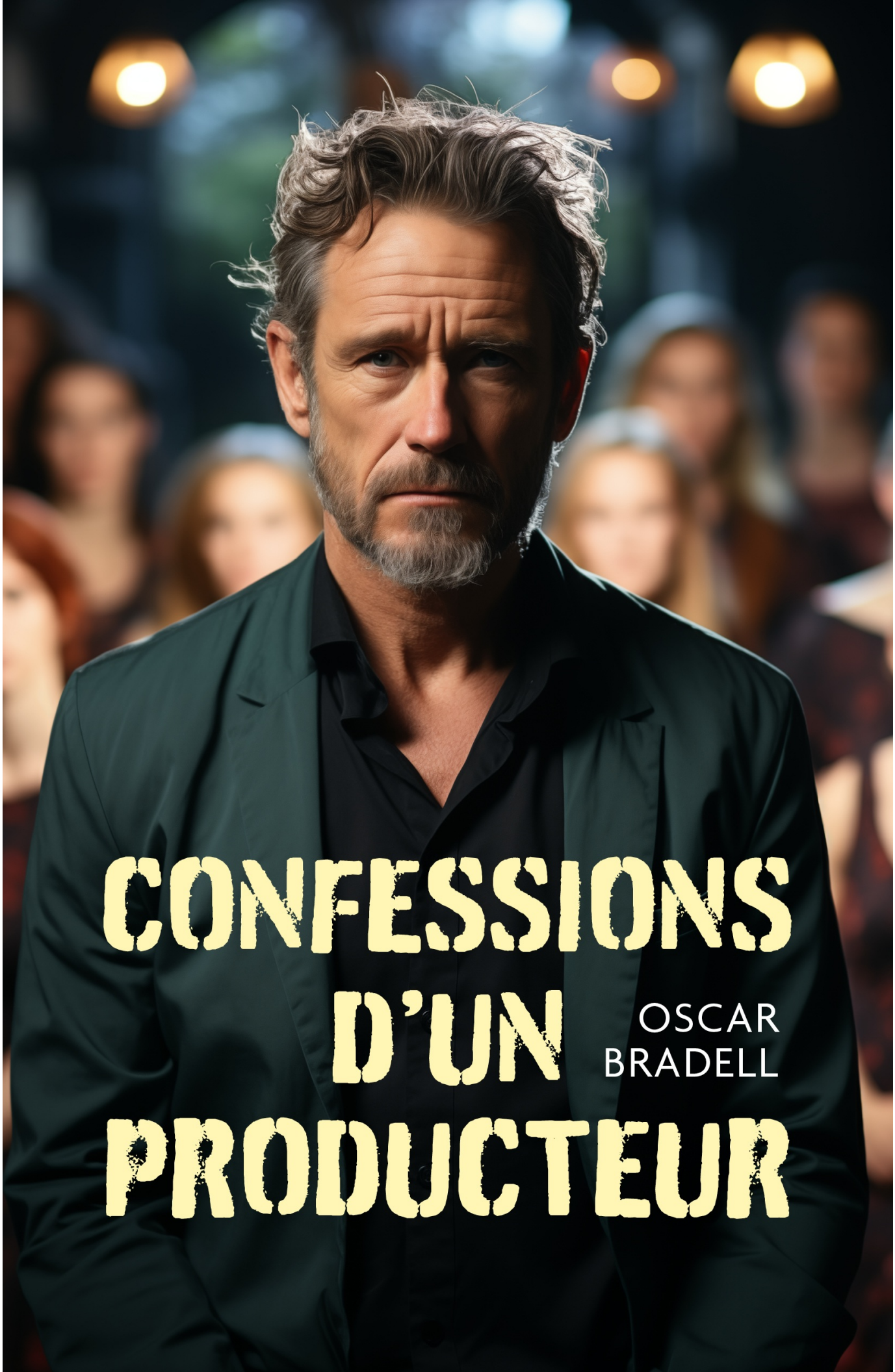

CONFESSIONS D'UN PRODUCTEUR

OSCAR BRADELL

Oscar BRADELL

Confessions d'un producteur

© Oscar BRADELL, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5069-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

C'était une belle journée de Mars, la crise du Coronavirus battait son plein et l'atmosphère générale était morose. Jonas était sorti se promener dans le bois de Boulogne dans le cadre de l'heure de sortie autorisée par le gouvernement. Confiné avec son cousin et la femme de ce dernier depuis dix jours, il profitait de ces petits moments de solitude pour faire le vide dans sa tête et écouter de la musique en marchant. Il adorait certains musiciens intemporels, et ce jour-là il avait jeté son dévolu sur Carlos Santana. Les envolées de guitare acoustique le transportaient au vrai sens du terme, il pouvait écouter certaines chansons inlassablement et toujours avec le même plaisir. Il marchait le long des allées ensoleillées du bois, il n'y avait personne, ce qui créait une atmosphère surréaliste, en dehors du temps. Jonas se demandait comment il allait pouvoir tenir cette séquestration forcée pendant encore deux mois. Ça lui semblait au-delà de ses possibilités. Il était inquiet pour son travail. Il se demandait si c'était judicieux de paralyser tout un pays par précaution, parce que les hôpitaux étaient saturés par un afflux de mille malades en réanimation. Il compatissait et se demandait comment le personnel médical pouvait avoir le courage de gérer au quotidien un virus aussi inquiétant, mais il ne pouvait s'empêcher de trouver la réaction des gouvernements disproportionnée par rapport à la situation de l'épidémie. Mais il se disait qu'il n'avait pas toutes les informations pour se faire une opinion légitime. Il n'aurait jamais voulu être un homme politique, sa devise était « pour vivre heureux vivons cachés » et il ne comprenait pas comment des personnes normalement constituées pouvait se lancer dans une carrière aussi peu rémunératrice et aussi exposée, en y consacrant tout leur temps disponible. Dans le temps c'était un moyen de s'enrichir et devenir célèbre, laisser une trace dans l'histoire pour ceux qui étaient tiraillés par une soif de reconnaissance, mais aujourd'hui il n'y avait plus que la célébrité et ses inconvénients sans l'enrichissement. Il se disait qu'il devait être particulièrement égoïste pour penser de cette façon, mais ça ne le surprenait pas car l'altruisme n'avait jamais été sa qualité première. Il considérait que la vie était trop courte, trop précieuse, pour la consacrer à des tâches et des pensées qui ne lui étaient pas directement bénéfiques. Il n'en avait nulle honte. Son incompréhension du sens de la vie accaparait toute son attention, il n'avait pas de temps pour les autres, et aucune envie d'en consacrer. Il considérait que chacun devait batailler de son côté avec

ses problèmes, il jugeait que lui-même en avait déjà assez à gérer.

En parcourant les allées du bois, il était frappé par la beauté des paysages qui semblaient immuables et apaisants. Le lac inférieur étincelait au soleil, pas une ride à la surface de l'eau, un miroir où se reflétaient les ombres des arbres entourant le plan d'eau. Pas un canard, pas un cygne, on aurait dit que les animaux aussi étaient confinés ailleurs, toute vie semblait avoir abandonné le paysage. Même les oiseaux ne chantaient plus. Mais la palette de couleurs du paysage lui donnait l'impression de contempler un tableau figé dans sa magnificence. Il sentait une déconnexion entre lui et son entourage, il était spectateur. Il sentait que son corps avançait de son côté, et son esprit en était comme étranger. Ceci lui donnait un sentiment d'absurdité mais aussi de sérénité, un curieux mélange. Il se disait que la beauté des paysages était une des rares choses qui lui donnait une forme de plaisir et légitimait l'intérêt de vivre. Mais ce plaisir, tout comme celui de la chair, était fugace. Il aurait voulu le prolonger à l'infini mais il se heurtait à cette réalité et il retombait dans son spleen existentiel. Il se disait que la chance d'être nanti était à la fois un bonheur et une malédiction, car le fait d'être débarrassé des contingences matérielles et de la nécessité de se battre pour survivre, outre le caractère agréable de la tranquillité d'esprit, favorisait les masturbations intellectuelles et les angoisses existentielles. Il se demandait comment des écrivains réputés comme Sartre et Camus avaient pu vivre et développer toutes leurs réflexions existentielles dans leur condition plutôt modeste, et ceci venait en contradiction avec ses convictions, mais il se disait qu'il ne connaissait pas vraiment l'environnement de ces personnes et qu'il ne pouvait vraiment avoir une opinion pertinente sur le sujet.

Perdu dans ses réflexions, bercé par la musique, Jonas se demandait s'il avait tout vécu dans sa vie, et si cette dernière devait s'achever là, à cet instant, en serait-il vraiment contrarié ? Il avait le sentiment d'avoir pleinement réalisé ses rêves les plus fous, parfois sciemment mais souvent involontairement. Au niveau professionnel, il s'était, de façon un peu mécanique et monotone, sans réelle volonté, vu accomplir des choses incroyables comme des études de haut niveau, obtenir des diplômes prestigieux, diriger des groupes de conseil dont certains s'étaient développés au-delà de toute attente, lui procurant un niveau de confort très appréciable. La première partie de sa vie jusque sa majorité avait été profondément ennuyeuse, suivie par une période de trente années intenses ou il

avait réussi un mariage heureux et serein, dont furent issus deux enfants qu'il adorait. Il avait développé au niveau international trois groupes de conseil, investi dans des domaines très éclectiques et démarré dix années auparavant une activité de production de films et de pièces de théâtre, pour découvrir que sa passion était plutôt artistique et non pour les métiers techniques. Il se demandait s'il avait raté sa vocation en faisant des études d'ingénieur, et était passé à côté de sa véritable nature profonde, mais il se consolait en se disant que sa carrière, qui s'était déroulée de façon un peu déterministe et non vraiment contrôlée, l'avait rendu riche, et ce n'était, au final, pas si mal. Il croyait au pouvoir de l'argent et pensait que l'aisance matérielle pouvait être un catalyseur de passions, et le moyen de réaliser ses ambitions.

Ce qui le gênait profondément cependant, c'est que cette vie parfaite jusque cinquante ans lui semblait aujourd'hui étrangère, comme si elle ne le concernait plus. Elle n'avait aucune interférence avec son quotidien immédiat. C'était un peu comme si une première vie s'était terminée et une seconde se déroulait, dans laquelle il était pleinement immergé. Il n'était pas question dans cette seconde vie de famille, de réussite professionnelle, de construction d'avenir, mais plutôt de sensations, de recherche de sens sous toutes les formes et toutes les déclinaisons, sens à sa vie, plaisir des sens, sensations intellectuelles. Son cerveau était accaparé par ces notions jusqu'à l'excès, comme si plus rien d'autre n'avait d'importance, avec le sentiment que le temps qui s'égrenait de plus en plus vite était compté.

Il se sentait isolé, il n'avait aucune envie de communiquer avec les autres. Les seules ouvertures étaient ses liaisons éphémères avec des femmes, souvent très belles, qui lui permettaient, outre le plaisir physique qu'il éprouvait, de s'intéresser à d'autres que lui-même. Il aimait écouter les tourments de ces personnes, souvent très jeunes, et tenter de leur prodiguer quelques conseils à la lueur de ce qu'il avait lui-même vécu ou subi. N'ayant connu que sa femme jusque l'âge de cinquante ans, il était fascine par la beauté féminine tout comme on le serait d'un paysage, et sa capacité à séduire des actrices et des mannequins l'étonnait et le réjouissait de façon démesurée. Il se disait que ses moyens financiers n'étaient pas étrangers à cette capacité, mais en même temps il retournait la question en se disant que ces femmes ne l'auraient pas intéressé si elles n'étaient pas belles, tout comme il ne les intéresserait pas s'il était pauvre.

C’était primaire comme façon de penser mais il s’en contentait. Ce qui le troublait en revanche, et comme en opposition à son statut d’homme d’affaires accompli, c’est que l’attention qu’il était poussé à accorder à ces jeunes femmes était trop exclusive, elle lui occupait trop la tête, au-delà du raisonnable, et il se demandait quelle était la raison de l’importance excessive qu’il leur accordait, surtout que ces personnes ne pouvaient lui apporter, ce qu’on appellerait plus communément dans les sciences économiques, de véritable valeur ajoutée en dehors du plaisir charnel et visuel.

Mais ça lui plaisait de s’abandonner physiquement et moralement en la compagnie de ces femmes, il sentait qu’il pouvait enfin vivre ce qu’il n’avait pas vécu dans sa jeunesse. Après tout être vieux et sérieux, faire ce que font les personnes de son âge, était-ce vraiment la panacée ? Au contraire, si sa vie n’avait pas bifurqué soudainement à la cinquantaine vers autre chose, il aurait eu l’impression de suivre inéluctablement, un pied derrière l’autre, le chemin qui le menait irrévocablement vers sa tombe.

Il se remémorait toutes les aventures qui avaient parsemé sa vie ces quinze dernières années, et n’avait jamais compris le pourquoi de chacune. Elles s’étaient présentées face à lui, et sans réfléchir, attiré par le vertige de la chair, il avait foncé à chaque fois, sans discernement aucun. Il avait dressé un jour une liste de ses conquêtes il en avait eu des dizaines. C’était curieux, une seule femme pendant cinquante ans, qu’il n’avait jamais trompée et qu’il avait aimée profondément, et une foultitude d’autres en quinze ans. Il avait brutalement cessé d’aimer sa femme, tout en lui conservant une profonde affection, sans raison apparente, comme il avait l’impression d’avoir cessé d’aimer ses parents. Il se sentait victime d’une malédiction, celle de cesser d’aimer les personnes au bout d’un certain temps, sans qu’il ne puisse l’expliquer ni le comprendre ni l’empêcher. Le bonheur factice de la stabilité affective cédait comme une digue face au plaisir de la séduction répétée et des sensations fortes. Qu’est-ce qui lui plaisait le plus ? Il était incapable de choisir, il avait envie des deux, mais c’était incompatible par définition. Et ça le rendait triste et malheureux. Il se disait que finalement il était peut-être plus heureux du temps de son mariage et sa vie de famille, quand il ne se posait pas tant de questions, il était dans le confort moral. Peut-être que la bonne façon de faire était de préserver sa vie de famille tout en s’offrant discrètement des aventures annexes. Mais il était trop entier pour s’en contenter, le sexe pour le sexe ne l’intéressait pas forcément, il voulait à chacune

de ses rencontres se convaincre que quelque chose de profond était là, quelque chose d'essentiel se formait, et qu'il pouvait à l'infini répéter le cycle de la séduction. Comme si les frustrations son enfance et son adolescence ne pouvait être assouvies et expugnées que par la répétition incessante de ce dont il avait été privé jeune.

Jonas rentra au domicile de son cousin et sentit une envie d'écriture le submerger, il savait que les librairies débordaient de livres divers et variés, que tout le monde se mettait à écrire ses mémoires, que c'était vain et présomptueux de penser marquer l'histoire de la littérature avec un nouvel opus narcissique mais le besoin était fort et décuplé par l'inaction du confinement, ça lui occuperait la tête. Le résultat ne serait sans doute jamais publié mais la perspective de figer sur un support les turbulences de sa vie lui semblait salvateur.

Pendant les deux mois de confinement qui suivirent, Jonas allait s'installer tous les matins, aux côtés de son cousin et son épouse, absorbés chacun par leurs activités respectives. Il se sentait proche d'eux, ils étaient avec ses enfants la seule famille qui lui restait. Une tasse de thé vert à ses côtés, il tapait frénétiquement son texte tel qu'il jaillissait de son cerveau pendant deux à trois heures avant de vaquer à d'autres occupations. Et petit à petit le récit prenait forme, les mots coulaient comme par magie, ils ne demandaient qu'à sortir. Son espoir secret était d'essayer de comprendre cette bifurcation improbable, le fil directeur qui le faisait avancer, il ne voulait pas au fond de lui-même que sa vie auparavant si ordonnée, puisse sombrer dans l'indéterminisme et l'erratique. Peut-on se satisfaire d'un parcours qui ne découle d'aucune continuité logique, tant simplement le fruit du hasard, d'une errance guidée au jour le jour par des aspirations charnelles ? C'était rabaissant, ça le tourmentait.

CHAPITRE 1

À 62 ans, Jonas avait comme on le dit réussi sa vie. Parti de rien, arrivé en France à l'âge de 18 ans, il avait fui son pays natal en guerre, après deux années de destructions aveugles et meurtrières ou il était enfermé chez sa mère. En désespoir de cause, craignant qu'il ne s'engage comme tous ses camarades dans les milices et les combats, sa mère l'avait envoyé dans un mouvement de désespoir reprendre sa scolarité en France, avec un modeste petit pécule. Le moment où il avait posé le pied sur le sol Français, il s'était senti au paradis. Sur la route qui le menait de l'aéroport au domicile de son oncle aîné qui l'hébergeait, tout lui paraissait merveilleux, les routes propres, les paysages léchés, tout semblait n'être « qu'ordre et beauté, luxe calme et volupté » comme l'avait exprimé un poète qu'il adulait. Fils unique, il avait traversé la première partie de sa vie dans un ennui profond, dans un pays auquel il se sentait étranger, plongé au domicile familial dans les lectures, la musique et les plaisirs solitaires qu'il avait découverts à douze ans, en feuilletant par hasard une revue pornographique trouvée dans l'armoire de son oncle cadet. Le premier contact avec Paris avait été merveilleux, la majesté des immeubles Haussmanniens, la netteté des routes, les magasins alléchants, les activités culturelles foisonnantes, tout le sidérait. Il passa la première année à préparer son Bac au Lycée Louis-le-grand, entre scolarité difficile en raison d'un niveau très élevé de la classe ou il se retrouvait, révisions assidues et promenades dans la ville. Il se sentait toujours triste et seul, malgré le plaisir de son nouvel environnement, il sentait qu'il lui manquait toujours quelque chose, mais il n'arrivait pas à le définir. Il n'avait pas d'amis et la femme restait pour lui une notion certes convoitée mais abstraite. Il passa son Bac haut la main, avec une moyenne de 17/20, ce qui était inattendu compte tenu de la faiblesse de ses notes durant toute l'année scolaire. Le décalage de niveau entre son pays et la meilleure classe de Terminale de France était flagrant. Il tenta naturellement de suivre la filière des classes préparatoires aux grandes écoles d'ingénieurs et ne fut pas accepté à Louis-le-grand, qui voulait l'orienter vers une prépa écoles de commerce. Il atterrit au Lycée Saint-Louis et se retrouva en Math Sup, juste derrière celle qui allait devenir la femme de sa vie, Capucine.

La première vision qu'il eut d'elle était celle d'une jeune femme de taille

modeste, vêtue d'un short de voile bleu délavé et déchiré aux extrémités, un T-Shirt un peu froissé, un visage angélique encadré par deux tresses enfantines, les cheveux bruns et longs et un corps bien proportionné. Elle avait l'air mystérieuse et renfermée mais elle dégageait une aura sympathique qui donnait envie de l'aborder. D'une timidité maladive, Jonas n'envisageait pas un seul instant de le faire. Il se contentait de la regarder à la dérobée dès qu'il en avait l'occasion. Il se retrouva assis derrière elle, à côté d'un étudiant Marocain assez charmeur et entreprenant, d'humeur très enjouée. Ce dernier n'arrêtait pas de tirer sur ses nattes pour attirer son attention, dans une démarche de séduction dont la lourdeur rendait Jonas très mal à l'aise. Mais il n'osait rien dire il observait le manège agacé mais avec une pointe d'envie. Il avait une certaine aisance dans les études et se retrouva assez rapidement premier de sa classe sans effort particulier, il était programmé pour étudier il ne faisait que ça. Capucine se retrouva dernière dans le classement mensuel des notes des élèves, et il trouvait assez cocasse que leurs noms encadrassent la liste des élèves aux deux extrémités. Elle l'aborda un jour en lui demandant s'il pouvait l'aider à réviser après les cours car elle avait du mal à suivre le rythme. Il ne sut jamais si cela était motivé par des considérations scolaires, ou d'autres plus personnelles. Il accepta avec entrain, et de ce fait ils se retrouvèrent chez lui tous les après-midis après les cours à réviser ensemble, bercés par la musique de Bob Dylan, Crosby Stills Nash and Young, et Genesis. C'était l'époque où la musique avait pris un virage un peu psychédélique, et ceci créait autour d'eux une ambiance un peu onirique et surréaliste. Ils se virent pendant cinq mois tous les jours, alternant les révisions avec les sorties au ciné et aux musées. Il se souvenait de leur première sortie ensemble pour voir le film « Citizen Kane » d'Orson Wells, magistrale œuvre sur l'influence de l'enfance sur le caractère futur, et dont l'histoire rappelait à Jonas certains aspects de sa propre vie, et notamment cette solitude persistante et cette déconnexion dans un parcours de réussite éclatante.

Jonas passa cinq mois à se demander toutes les minutes qu'il passait avec Capucine comment il pouvait essayer de l'embrasser, ou même de la toucher. Mais il ne fit jamais le premier pas, il en était incapable. Ceci le plongeait dans de profondes mélancolies, qu'il cultivait avec un soupçon de plaisir car il y avait une forme jouissance dans cette attitude retranchée de poète maudit. Il voulait de façon pathétique s'identifier à certains poètes incompris, et cela lui procurait une sorte de réconfort quoique frustrant.